

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

B.D.I.C

PATRIOTISME ALSACIEN

Pendant la seconde occupation de Mulhouse une femme me posa cette question : « Aurons-nous au moins la victoire ? » Quand elle apprit qu'on pouvait avoir pleine confiance dans l'issue de la guerre, je la vis pleine de joie à l'annonce du triomphe de la France. Subitement au cours de la conversation, une remarque me fit comprendre ce que cette question si simple et cet espoir si naturel avaient de tragique, de vraiment sublime : le fils de cette femme avait été appelé sous les drapeaux allemands et n'avait pas pu s'échapper. Et malgré cela, elle n'écouait que son patriotisme. Cette mère ne faisait pas, comme les autres, le sacrifice généreux de son fils pour acheter la victoire de la patrie ; en se réjouissant à l'idée d'un triomphe de la France, elle abandonnait son enfant parmi les ennemis et acceptait pour lui la défaite honteuse ou la mort sans gloire. Seules de toutes les Françaises, les mères alsaciennes connaissent à cette heure de pareils déchirements.

Pendant près d'un demi-siècle, contre toutes les attaques et malgré bien des défaillances, le patriotisme des Alsaciens s'est maintenu. La guerre fut l'annonce de la délivrance du joug étranger, l'arrivée des troupes françaises la réalisation du rêve de quarante années. Si l'on n'avait été sous l'impression de la terreur répandue dès la mobilisation par les militaires prussiens et si l'on ne s'était pas su si étroitement surveillé par les espions allemands, quelle fête on aurait faite aux soldats qui revenaient en Alsace avec l'uniforme rouge et bleu dont nos pères n'avaient jamais parlé sans émotion ! Mais il fallait se retenir. La cordialité de l'accueil remplaça les démonstrations bruyantes, qui auraient été prématurées.

L'Alsace paraissait respirer : un heureux étonnement se manifestait à la vue des soldats français. Partout où flotta le drapeau tricolore, j'en ai recueilli les joyeux échos.

Depuis tant d'années, on nous avait parlé du déclin de la nation, de la décadence de la puissance française que notre patriotisme aurait pu être ébranlé. Mais après quelques signes de reprise nationale dans les derniers temps, l'armée qui nous arrivait si pleine d'entrain, si unie dans l'amour de la Patrie nous montra que ceux-là avaient menti qui avaient annoncé la ruine de la France.

Pendant quarante ans, on nous avait montré vos ennemis, comme des modèles inimitables de prévoyance, d'ordre et de discipline. Or, à quelques jours d'intervalle mes compatriotes purent vous juger les uns et les autres. Ils virent, du côté allemand, dès le début de la campagne, des généraux ordonnant de grands travaux et les abandonnant subitement, des

troupes affamées, des soldats ivres, incendiaires et pillards. Du côté français, ils virent des chefs réfléchis et prévoyants, des services de ravitaillement fonctionnant avec précision, des soldats disciplinés et humains.

Pendant quarante ans, nous avons vu des soldats rudes et grossiers, des chefs qui avaient l'insulte à la bouche pour nos frères, les *Wackes*. Dans les soldats français, nous revîmes des hommes qui, à l'exactitude du service, savaient joindre la fraternité d'armes entre eux et une affable cordialité envers le peuple qui les recevait. Vous êtes bien, même en guerre, les fils de la « douce France ».

Depuis quarante ans, nous étions la rançon d'une défaite ; mais rien n'avait pu effacer en nous la foi dans la bravoure et la valeur du soldat français. Trop de noms alsaciens avaient contribué à la gloire de vos drapeaux pour que notre petit peuple eût pu douter de la vaillance de ses anciens frères d'armes. Notre attente ne fut pas trompée. Dès les premiers combats d'Alsace, l'armée d'aujourd'hui se révéla digne de celles que conduisirent les Stengel, les Schramm, les Berckheim, de celles que Kellermann commanda à Valmy et Kléber à Héliopolis.

Parmi ces hommes dont la mémoire est restée vivace dans un pays attaché à ses souvenirs, votre retour en rappelait plus spécialement deux : le général Rapp, qui détruisit ce qui restait de l'armée prussienne après Iéna, et le maréchal Lefèvre, qui commanda l'entrée triomphale à Berlin.

Ces deux Alsaciens ont montré jadis à vos pères un chemin qui mène à la gloire : soldats de France, suivez-le.

Paul-Albert HELMER

Avocat à Colmar,

Défenseur de MM. Wetterlé, Hansi et Zislin.

SITUATION MILITAIRE

La seconde bataille

De l'Oise à la Meuse.

La bataille engagée depuis dix jours de l'Oise à la Meuse a pris un nouveau développement, à l'ouest de l'Oise et à l'est de la Meuse. La décision n'est pas encore obtenue, mais il n'y a pas lieu de s'en étonner, si on se reporte aux souvenirs de la guerre russo-japonaise.

La bataille de la Marne a été une action engagée en rase campagne et a débuté par une reprise générale d'offensive française contre un ennemi qui ne s'y attendait pas et qui n'avait pas eu le temps d'organiser sérieusement des positions défensives.

Il n'en est pas de même pour la bataille actuelle, où l'adversaire qui se repliait s'est arrêté sur des positions que la nature du terrain rend en beaucoup d'endroits très solides par elles-mêmes, et dont il a

pu progressivement améliorer l'organisation.

Cette bataille prend donc, sur une grande partie de front, un caractère de guerre de forteresse, analogue aux opérations de Mandchourie. On peut ajouter que la puissance exceptionnelle du matériel d'artillerie en présence (artillerie lourde allemande et canon de 75 français) donne une valeur particulière aux fortifications passagères que les deux adversaires ont établies. Il s'agit donc de conquérir des lignes de tranchées successives, toutes précédées de défenses accessoires, et, notamment, de réseaux de fils de fer, avec mitrailleuses en caponnière. Dans ces conditions, la progression ne peut être que lente, et il arrive très fréquemment que les attaques ne progressent que de 500 mètres à un kilomètre par jour.

Dans les journées du 23 et du 24 septembre, on a constaté au centre une accalmie relative, sauf dans la région à l'est de Reims, où nous avons progressé vers Berru et Moronvilliers. Des actions violentes sont engagées à nos deux ailes. A l'aile droite, l'ennemi est parvenu à prendre pied sur la pointe des Hauts de Meuse, dans la région du promontoire d'Hattonchâtel et a poussé dans la direction de St-Mihiel ; il a canonné les forts des Paroches et du Camp des Romains. Par contre, nous restons maîtres des Hauts de Meuse au sud de Verdun, et nos troupes, débouchant de Toul, se sont avancées jusque vers Beaumont.

A notre aile gauche, une action générale est engagée entre celles de nos forces qui remontent la rive droite de l'Oise et des corps que l'ennemi a groupés dans la région Tergnier-Saint-Quentin. Ces corps viennent les uns du centre de la ligne ennemie, les autres de Lorraine et des Vosges : ces derniers ont été transportés en chemin de fer sur Cambrai, par Liège et Valenciennes.

En Lorraine et dans les Vosges, l'ennemi a fait quelques démonstrations dans les environs de Nomény et à l'est de Lunéville. La situation, de ce côté, reste inchangée.

En Galicie, les Russes se sont emparés de la forteresse de Jaroslaw et investissent complètement Przemysl.

Sur Mer

L'inaction des flottes ennemies

La flotte de haute mer allemande et l'escadre autrichienne persistent dans leur inaction et se refusent au combat. Elles craignent évidemment de se trouver en présence de forces supérieures.

Il est permis d'opposer à cette attitude celle que prit notre marine dès l'ordre de mobilisation, le 2 août. A ce moment, les hostilités n'étaient pas encore ouvertes entre l'Angleterre et l'Allemagne. Il y avait lieu de croire que la flotte ennemie ferait route vers la Manche, et nous n'avions à opposer à cette flotte, qui groupe l'ensemble des escadres allemandes, que deux divisions de croiseurs et nos flottilles du Nord.

Pourtant, l'ordre suivant fut aussitôt adressé au contre-amiral Rouyer : *Appareillez immédiatement et empêchez par les armes le passage du Pas-de-Calais.*

Quelques heures après, en pleine nuit, l'escadre légère appareillait, prête au com-

bat, pendant que les torpilleurs et les sous-marins prenaient leurs postes de surveillance pour courir sus à l'ennemi.

Dernières opérations maritimes

I. — Le 14 septembre, après un brillant combat qui a duré près de deux heures, le croiseur auxiliaire anglais *Carmania*, a coulé, au large de La Barbade, un croiseur auxiliaire allemand qu'on croit être le *Cap Trafalgar* ou le *Berlin*. Le *Carmania* a reçu quelques avaries, mais après réparations provisoires et il a pu reprendre sa route.

II. — Les 18 et 19 septembre, notre armée navale a effectué une démonstration sur Cattaro et les îles de l'archipel dalmate. Les forts de Cattaro canonisés par nos bâtiments ont riposté sans succès; la flotte française a débarqué des batteries d'artillerie de gros calibre, sous les ordres d'un capitaine de frégate, pour armer le mont Lovcen et procéder à un bombardement efficace des ouvrages de la place. Nous avons, d'autre part, coupé le câble télégraphique reliant Lissa à la Lesina et détruit un sémaphore et un poste de T. S. F.

III. — Le 19, le *Kamysberg* a surpris et canonisé à grande distance au mouillage de Zanzibar le petit croiseur anglais *Pegasus* qui s'y trouvait en visite de machines. Le *Pegasus*, gravement avarié, a été échoué et évacué.

IV. — Le 22 au matin, dans la mer du Nord, les croiseurs cuirassés anglais *Aboukir*, *Hogue*, *Cressy*, ont été coulés par deux sous-marins allemands.

L'*Aboukir* a été le premier torpillé. Les deux autres croiseurs ayant stoppé pour sauver son équipage ont été torpillés à leur tour. De nombreux officiers et marins des navires coulés ont pu heureusement être recueillis par un autre croiseur anglais et des bateaux de pêche.

L'*Aboukir*, le *Hogue* et le *Cressy* étaient des croiseurs cuirassés anciens de 12,000 tonnes, 21 à 22 nœuds, armés de deux canons de 234 millimètres et douze de 152 millimètres, avec 27 officiers et 727 hommes d'équipage.

V. — La canonnière française *Surprise* s'est emparée le 21 septembre de Cocobeach (Cameroun).

Les Fusiliers marins

Des fusiliers marins faisant partie des régiments constitués sous le commandement du contre-amiral Ronarch sont maintenant sur le front et prennent part à la bataille de l'Aisne.

L'Esprit de caste dans l'armée allemande

L'esprit de caste est si féodal et si rigoureux dans le corps des officiers allemands, qu'un roturier, un simple citoyen de l'Empire, ne possédant ni baronnie ni particule, s'il peut, à la rigueur, être admis dans l'armée comme *second lieutenant*, doit renoncer, du moins, à y fournir une brillante carrière: en dehors de circonstances exceptionnelles, il ne franchira pas certains grades.

C'est à la noblesse que sont réservés la plupart des emplois, à ces hobereaux arrogants que produisent en grand nombre toutes les régions de l'Allemagne et, en particulier, les provinces prussiennes du Brandebourg, de la Silésie, de la Poméranie, etc., où survivent encore les idées, les mœurs et les institutions du Moyen-Age. Dans certains régiments — qui ne sont pas seulement les régiments huppés de la garde impériale — tous les officiers, sans exception, du colonel aux sous-lieutenants, portent la particule *von* devant leur nom, et si, d'aventure, on les forçait d'admettre un roturier parmi eux, ils se considéreraient comme déshonorés. Cet incroyable préjugé règne dans l'infanterie aussi bien que dans les armes à cheval, et récemment encore un candidat officier, Allemand de pure race, se voyait refusé par un régiment de pionniers de Strasbourg, pour cette raison préemptoire que son père était boulanger.

C'est qu'au point de vue du recrutement de ses officiers, le régiment allemand est, pour ainsi dire, maître de ses destinées.

On ne lui envoie pas ses officiers, il les choisit, selon ses préférences et ses traditions, souvent séculaires. En effet, quand un jeune Allemand, qu'il sorte d'une école de cadets ou non, aspire à porter cette *unique du roi* qui le revêtira d'un prestige incomparable et lui permettra de paraître à la cour, il est obligé, après avoir fait dans le régiment de son choix, ses classes d'*avantageur* et son service de *Fährlich* ou porte-enseigne, de se présenter, pour être promu sous-lieutenant, à l'agrément de tous les officiers du corps. Les officiers votent; s'il n'a que des boules blanches, il est admis; s'il recueille une seule boule noire, il est définitivement «blackboulé».

C'est à cette singulière méthode de recrutement que les régiments les plus recherchés du vent de maintenir à leur gré leur intransigence aristocratique, et le ministre de la guerre, lorsque les socialistes l'interpellaient et l'attaquaient au Reichstag à propos des privilèges de la noblesse militaire, ne manquait jamais, autrefois, de riposter, avec plus ou moins de sincérité:

— Nous sommes tout à fait disposés à nommer des officiers d'origine bourgeoise et nous voudrions en avoir beaucoup parmi nous... Mais les candidats de roture sont tenus, comme les autres, de se soumettre aux règlements, et les régiments, vous le savez, Messieurs, ont le droit incontestable d'écarter les postulants qui ne leur conviennent pas.

Les socialistes avaient beau crier, l'affaire se terminait toujours de la même façon. A deux ou trois reprises, cependant, le ministre contraignit tel ou tel régiment *chic* à recevoir un ou deux officiers de roture (à qui l'armée et le peuple appliquèrent aussitôt le sobriquet de *bourgeois de parade*), afin de mettre tous les atouts dans son jeu parlementaire. Le moment venu, il déclarait triomphalement à la tribune:

— Vous voyez bien, Messieurs, que les privilèges nobiliaires sont une pure légende; il y a un capitaine sans *von* au régiment de dragons de l'Impératrice et un autre au premier régiment de grenadiers de Potsdam!

Ces nominations de «bourgeois», imposées par politique, restèrent longtemps exceptionnelles. Mais, dans ces dernières années, l'armée allemande fut tellement augmentée qu'on eut besoin d'un chiffre énorme d'officiers et que, la source des hobereaux s'épuisant, le ministre fut bien obligé, faute de mieux, de faire appel aux «bourgeois», d'abord aux bourgeois très riches — la fortune forme aussi une sorte d'aristocratie! — puis aux bourgeois moins riches, puis même, hélas! à aux bourgeois pauvres. Ils accoururent des marches les plus lointaines et — la cavalerie continuant à être réservée aux nobles — composèrent les cadres des nouveaux régiments d'artillerie ou d'infanterie postés à la frontière de l'Ouest. Là, les officiers de cour ne barraient pas le chemin: ils ne venaient dans les Vosges et en Lorraine qu'en disgrâce, pour y être *morhagisés*, comme ils disaient dans leur langage nettement dédaigneux à l'égard des «petites garnisons» proches de la France!

Les nouveaux promus, peu considérés dans l'armée, sont d'ailleurs destinés, ainsi que nous l'indiquions plus haut, à séjourner dans les grades subalternes. Leur morgue égale ou dépasse celle des hobereaux, mais leur carrière reste mesquine. Les officiers bourgeois passent rarement le «coin du commandant», comme on dit en Allemagne; on nomme avant eux des officiers nobles moins anciens, et dès lors, ils ne peuvent faire autrement que de donner leur démission. On les rend à leurs chères études et ils troquent le casque contre un chapeau haut, ce *Cylinderhut* que raillent tous les militaires allemands.

Qui s'appelle von Knatschke, en Allemagne, peut commander avec honneur une brigade ou un régiment, mais qui s'appelle Knatschke tout court, ne sera jamais, paraît-il, qu'une mazette militaire.

NOUVELLES MILITAIRES

Les violations du droit des gens par les Allemands.

Par décret, il est institué une commission chargée de constater sur place les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens.

Sont nommés membres de cette commission: MM. Payelle, premier président de la Cour des comptes; Mollard, ministre plénipotentiaire; Maringer, conseiller d'Etat; Paillet, conseiller à la Cour de cassation.

Les membres de cette commission ont quitté Bordeaux pour commencer immédiatement leur enquête.

Pour la campagne d'hiver.

M. Millerand, ministre de la guerre, adresse aux préfets une circulaire relative au ravitaillement de l'armée en effets d'hiver et en couvertures:

Il paraît possible, écrit M. Millerand, de procurer rapidement des tricotés, chaussettes de laine, gants de laine, couvertures, ceintures de flanelle ou de laine du modèle des troupes d'Afrique, en faisant appel soit aux industries locales, soit à la main-d'œuvre particulière. Cette question a également un intérêt évident, puisque les mesures du travail à un grand nombre de personnes que l'état de guerre a pu réduire au chômage, il ne paraît du reste pas douteux que les femmes françaises, qui presque toutes ont en ce moment un mari, un fils ou un frère à l'armée, viendront apporter leur contribution à l'œuvre qu'il s'agit d'entreprendre, alors même qu'elles seraient personnellement à l'abri du besoin.

Le ministre invite donc les préfets à prendre de leur propre initiative toutes les dispositions de nature à obtenir le résultat cherché en se concertant avec le service local de l'intendance. En raison des confections rémunérées, études, achats, il conviendra de faire appel aux personnes qui voudront faire des dons gracieux des objets dont elles pourront disposer, et tout particulièrement de couvertures.

Les Officiers maintenus au delà de la limite d'âge.

Pour ne point désorganiser certains corps ou services, et pour maintenir la situation des officiers de l'armée active que la limite d'âge aurait atteints en campagne, le gouvernement a suspendu pendant toute la durée de la guerre les dispositions relatives à la mise à la retraite par limite d'âge des officiers et assimilés.

Cette mesure ne concerne que les officiers jusqu'au grade de colonel inclusivement, et elle laisse intact le droit du chef de l'Etat de mettre d'office à la retraite tout officier ayant accompli la durée de service nécessaire pour obtenir la pension de retraite à titre d'ancienneté.

Toutefois, il importe d'éviter que la suspension de la limite d'âge ne modifie l'avancement. Aussi le ministre de la guerre a-t-il décidé que les officiers ou assimilés maintenus temporairement en activité ne compteraient pas dans les effectifs déterminés par les lois des cadres, ce qui leur permettra de procéder à leur remplacement numérique dans ces cadres, comme en temps normal.

Les Inscrits maritimes soldats.

Le ministre de la marine a été saisi d'une demande tendant à autoriser les inscrits maritimes appartenant à certaines catégories à se faire rayer de l'inscription maritime pour pouvoir prendre du service dans l'armée de terre.

Étant donné, d'une part, que la marine ne fera pas appel à tous les inscrits maritimes pour les besoins de sa mobilisation, mais que, d'autre part, le trafic commercial par mer doit continuer à être assuré pendant toute la durée de la guerre, il a été décidé que seuls les inscrits maritimes des catégories E, F, G, H, qui sont ou deviendront libres d'engagement commercial pourront obtenir leur radiation immédiate des matricules de l'inscription maritime.

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER



La destruction de la cathédrale de Reims. — Le monde entier proteste avec une indignation véhémement contre l'abominable acte de vandalisme commis par les Allemands, bombardant et détruisant sans aucune nécessité militaire cette glorieuse cathédrale de Reims, qui faisait partie du patrimoine non-seulement de la France mais de l'univers. Partout, en Europe et en Amérique, s'élèvent des voix irritées qui flétrissent ce crime imbecille, que seuls des barbares étaient capables de commettre. Devant cette explosion manimale, l'Allemagne cherche à s'excuser: elle prétend n'avoir pas volontairement incendié et bombardé la basilique; elle affirme que le commandement a donné pour instructions «d'épargner le plus possible le sanctuaire», puis, pendant vingt-cinq heures, le monument servit de cible aux obus, qui tombèrent par centaines. Comme l'écrivit un savant italien: «L'incendie de la cathédrale de Reims est la vengeance de la rapine avortée».

Le pape a télégraphié à l'empereur Guillaume pour protester au nom du monde catholique. Il adressait en même temps une dépêche au cardinal Luçon, archevêque de Reims, pour lui exprimer toute son indignation d'un acte abominable qui prive la France d'un de ses plus beaux joyaux, et la chrétienté d'un de ses plus beaux monuments.

L'Angleterre mettra en ligne un million d'hommes. — Le ministre de la marine anglais, M. Winston Churchill, mène une brillante campagne pour multiplier en Angleterre les engagements volontaires. La victoire définitive est certaine; déjà les résultats acquis dépassent toutes les espérances, et le jour approche où sera mise au tombeau «cette vile tyrannie» du militarisme prussien.

Nous avons une confiance absolue dans la victoire, a dit le premier lord de l'Amirauté. L'extraordinaire valeur militaire de la France, les immenses forces de la Russie, le courage indomptable de la Serbie, tous ces éléments, auxquels s'est ajouté le désastre de l'Autriche, ont créé, dès la fin du second mois, une situation telle que nous l'aurions enregistrée avec satisfaction même si elle ne s'était produite qu'après le premier semestre. Nous sommes convaincus que l'Allemagne a donné la mesure maxima de ses efforts, alors que la Russie vient à peine de commencer à nous montrer ce dont elle est capable. Quant à nous, en l'espace de six mois, nous aurons mis sur pied un million de soldats! Comment, lorsqu'il est permis de faire de si rassurantes constatations, ne pas envisager l'avenir avec l'optimisme raisonné et justifié qui nous anime et nous enthousiasme?

L'Allemagne préparait son coup. — Un des leaders socialistes sud-américains, se trouvant actuellement à Londres après un voyage en Allemagne, fait cette observation, qui prouve que depuis longtemps l'Allemagne se préparait à déclarer la guerre: «Ce que j'ai constaté de plus remarquable, c'est que les appels de mobilisation affichés dans toute l'Allemagne, imprimés en deux couleurs, noir et rouge, étaient datés de 1912, et que le chiffre 2, rayé au crayon bleu, avait été remplacé par le chiffre 4.»

Navires allemands capturés. — Le nombre total des navires allemands capturés par la flotte anglaise ou par les autorités des ports britanniques est actuellement de 92; en outre, 95 bateaux allemands furent saisis dans les ports anglais au moment de la déclaration de guerre, ce qui fait qu'actuellement 187 navires allemands sont en possession des Anglais.

Trophées russes. — Le «Messager de l'Armée russe» publie la liste des trophées russes en Galicie depuis le 10 août jusqu'au 14 septembre, soit 7 drapeaux, 637 bouches à feu, dont 38 portent le chiffre de Guillaume II; 44 mitrailleuses, 823 caisses de munitions; 1 général, 435 officiers et 63,531 soldats.

Le fils de Moltke tué. — Le fils du feld-marchal comte de Moltke, chef de l'état-major allemand, a été tué au combat d'Esternay par un obus qui lui a emporté le sommet du crâne. Le défunt, qui était officier, portait sous son dolman une cote de mailles; son nom et ses titres étaient gravés sur ses armes et même sur ses bottes. Avant la bataille, il avait séjourné dans un presbytère des environs, où plusieurs fois par jour il menaçait de tuer son hôte; il plaçait à table son revolver à côté de son couvert et se faisait surveiller constamment par une de ses ordonnances installée dans une chambre voisine.

Mort au champ d'honneur. — Pendant le bombardement de Reims, cinq religieuses

diplômées de la Société de secours aux soldats, appartenant à l'ordre de l'Enfant Jésus de Reims, ont été tuées et deux grièvement blessées pendant qu'elles prodiguaient leurs soins aux blessés dans un des hôpitaux de la Société. Deux infirmières diplômées, dont l'une âgée de vingt ans, ont été tuées en même temps.

Juges de paix pour la guerre. — Un décret institue de nombreux «juges de paix pour la durée de la guerre». Ces magistrats remplaceront les titulaires apaisés à leur poste de combat, et qui, dit le décret, «représentent leurs fonctions après la cessation des hostilités».

Mais auront-ils beaucoup de travail? On se chamaille peu, depuis deux mois, entre Français. Plus de contestations touchant les loyers; plus de saisies-arrests sur les petits salaires; presque plus d'injures et de violences légères. L'agression allemande a réalisé la réconciliation nationale.

Plus de musiciens allemands. — La Chambre syndicale parisienne des musiciens a décidé d'exclure tous ses adhérents de nationalité allemande. Cette résolution sera prochainement soumise à la Fédération tout entière, afin qu'elle l'applique à tous les Syndicats de France; on demandera également l'exclusion des organisations allemandes qui participent à la Confédération internationale.

Bible et cidre. — C'était, il y a quelques mois, lors de l'incorporation de la classe 1913, dans une garnison de Normandie. On faisait à la ire compagnie du... de ligne, la dictée de rigueur, et une section de «bleus» s'inscrivait, aux tables du bureau, à écrire, sans trop de fautes ni trop de taches, le texte militaire lu lentement par l'officier. Il y avait cette phrase dans ce texte: «Les zouaves servent de cible à l'ennemi.» Elle était claire, et l'officier l'avait prononcée distinctement; mais quand le supplice des «bleus» terminé on vérifia leurs copies, on en trouva une où ce passage sur la cible avait été interprété de la manière suivante: «Les zouaves servent de cible à l'ennemi...»

Inutile d'ajouter que l'auteur était un enfant du pays. Il voyait la guerre à travers un rideau de pommiers, et il lui paraissait naturel que des zouaves transformés en échassons fussent occupés à «servir le cidre», même à l'ennemi. Aujourd'hui, bien entendu, cela lui semblerait plus singulier.

Ils volent les montres. — Un train de prisonniers allemands s'arrête dans une gare régulatrice. Un sous-officier prussien en descendant et se dirige, entre deux gardes, vers le buffet. Mais les garçons refusent de le servir.

Alors le sous-officier tire de sa poche une montre d'or.

— La voulez-vous en échange d'un morceau de pain?...

La montre portait l'adresse d'un bijoutier de Reims.

Le sous-officier passera en conseil de guerre, sous l'inculpation de vol.

Jactance tautonne. — Un de nos confrères, enqueteur dernièrement sur le commerce des vins dans l'Allemagne du Nord, interrogeait M. Otto Patow, le président du Syndicat des négociants en vins de Hambourg: «Vous venez à Hambourg, répondit le haut personnage, pour constater avec moi que nous avons eu le plus grand marché des vins...»

— Il y a à Bordeaux, objecte timidement l'interviewer.

— Bordeaux?... Il y avait Bordeaux autrefois...

Et M. Otto Patow entreprit de démontrer que les Allemands sauraient un jour cultiver la vigne sur les bords de l'Elbe.

Mentalité germanique. — Un de nos éminents savants conte cette anecdote caractéristique: Ayant rencontré, il y a quelques années, dans un Congrès scientifique, le professeur Mommson, il le félicitait de la naissance d'une petite fille, sixième enfant de l'historien:

— Oui, dit l'intellectuel teuton en se frottant les mains, je suis très content; ça va faire une petite tête de plus à calotter. Délicieuse conception de l'enfance... bien allemande.

Un brancardier «qui ne s'en fait pas accroire». — Vers la fin de la campagne d'Italie, en 1859, comme au soir d'une bataille nous relevions nos morts, un chasseur à pied, que l'on allait confondre avec eux, protesta d'une voix faible.

— Diab! faisons attention! dit un brancardier à son camarade. Celui-là n'est que blessé.

— Oh! répondit l'autre, qui était sceptique, et même un peu trop, si on les écoutait tous, ils ne seraient jamais morts!

Une expédition contre les Pirates



Vers minuit, nous arrivons au bord de la rivière. J'étais en avant, avec quatre camarades, et je pensais que le lieutenant éprouverait le besoin de faire des théories.

— Déshabillez-vous que je dis. Déshabillez-vous et allez à la nage où la gloire vous appelle.

— Mais je ne sais pas nager, disent deux bleus.

— Dire que j'ai vécu assez pour entendre dire cela par des gaillards, qui ont été élevés en pension, que je dis. Prenez une pièce de bois. Moi et Colnolly que voici, nous vous transporterons sur l'autre bord, mes jeunes demoiselles.

Nous prenons un vieux tronc d'arbre et nous le poussons au large, après avoir mis dessus les havresacs et les carabines.

— Un ruisseau! mais c'est un véritable estuaire, fait le lieutenant. En avant, enragés d'Irlandais. Mes amis, déshabillez-vous. Je l'entendis rire. Les camarades ôtèrent leurs habits. Puis ils se mirent à rouler une pièce de bois dans l'eau pour y mettre leurs havresacs pendant que Colnolly et moi nous nagions dans l'eau tiède, en poussant notre bûche, et que les autres venaient derrière nous; La rivière avait des milles de largeur.

On continue à nager dans la nuit noire, en appuyant notre poitrine sur les bûches, pleines de confiance dans les saints et dans la bonne chance de l'armée anglaise. Un peu après nous avons pied. C'était un petit banc de sable, et il y avait là un homme. Je mets mon talon sur son dos, il pousse un cri et s'échappe.

— Maintenant nous voilà propres, dit le lieutenant Brzenose. Où diable est la ville de Lungtungpen?

Il fallut attendre à peu près une minute et demie. Les camarades reprirent leurs carabines, et quelques-uns tâchèrent de mettre leurs ceinturons. Naturellement, nous avançons baïonnette au canon. Alors nous vîmes très bien où était Lungtungpen, car nous nous trouvâmes tout à coup devant la muraille dans l'obscurité, et toute la ville était hérissée de leurs sacrés fusils, comme la fourrure d'un chat pendant une nuit de gelée.

On tirait de tous les côtés à la fois, mais ça passait par dessus nos têtes, dans l'eau. — En avant! cria Brzenose en tirant brusquement son sabre. En avant, prenons la ville! et que le Seigneur ait pitié de nos âmes.

Alors les camarades poussèrent un hurlement épouvantable, et se lancèrent dans l'obscurité, en cherchant la ville à tâtons, se frottant les yeux et se raidissant comme des maîtres de manège quand les herbes leur piquaient les jambes nues.

Je tapai avec la crosse de mon fusil contre quelque chose en bambou qui avait l'air moins résistant. Les autres arrivèrent, et se mirent aussi à taper par imitation, pendant que les fusils pétardaient et que des cris féroces, partant de l'intérieur, nous déchiraient les oreilles.

A la fin, cette chose-là, en quoi qu'elle fût, céda sous nos efforts, et nous tombâmes, vingt-six, l'un après l'autre, nus comme l'enfant qui vient de naître, dans la ville de Lungtungpen. Il y eut pendant un moment un sorte de mêlée furieuse, mais peut-être en nous voyant tout blancs et tout mouillés, ils nous prirent pour une nouvelle sorte de diables, ou une nouvelle sorte de pirates, je n'en sais rien. Ils se mirent à courir comme si nous étions tout cela à la fois et nous courûmes après eux, baïonnette au canon, en riant comme des fous.

Nous découvrîmes des éléphants, sous le ventre desquels étaient des pirates, de sorte que faisant tantôt une chose, tantôt une autre, nous fûmes occupés jusqu'au matin à nous rendre maîtres de la ville de Lungtungpen.

Alors, on fit halte, on se remit en rang, pendant que les femmes braillaient dans les maisons, et que le lieutenant Brzenose rougissait comme une pivoine aux premières

clartés du matin. C'était la revue la plus indécente où je me sois jamais trouvé.

Vingt-six soldats et un officier d'infanterie en ordre pour l'appel, et à eux tous, ils n'avaient pas sur eux, en fait de vêtements, de quoi acheter un sifflet.

Nous primes cinq éléphants, cent soixante-dix fusils, deux cents pieux et un tas d'autres outils de brigands. Pas un de nous ne fut blessé sauf peut-être le lieutenant, et encore ne fut-il blessé que dans sa pudeur.

Le gouverneur de Lungtungpen quand il vint se rendre dit à l'interprète :

Si les Anglais se battent comme cela tout nus, que ne feraient-ils pas dans le monde, quand ils sont habillés ?

Rudyard KIPLING.

Une femme sous-lieutenant

(RELATION DU CAPITAINE WALT.R.)

Je faisais aux environs de Gand une excursion en compagnie de mes parents. Débarqués au hameau de Steenarde, nous nous dirigeâmes vers Aîsné et y entrâmes dans un hôtel. Pendant que l'on débaltait les vases, je m'amusais à regarder les naïves estampes qui ornaient les murs. Tout à coup mes regards s'arrêtèrent sur un diplôme de la Société des frères d'armes de l'Empire français. Quelle ne fut pas ma surprise d'y lire un nom de femme ! Je poursuivis ma lecture, et mon émotion augmentait à chaque ligne. Vous jugerez par vous-mêmes si cette émotion était justifiée.

Je copie :

Schellinck Marie-Jeanne, née à Gand en 1737, décédée à Menin en 1840.

Services.

Entré au service au 2^e bat.
belge 15 avr. 1792
Caporal 15 juin 1792
Sergent 7 déc. 1793
Prisonnier de guerre en Autriche (Italie) 3 mars 1797
Rentré en France 11 juin 1798
Sous-lieutenant 9 janv. 1806
Pensionnée et chevalier de la Légion d'honneur 20 juin 1808
Services 17 ans, 12 campagnes, total : 29 années.

Campagnes.

Campagnes de 1792. 1793, 1794 en Belgique ; 1795 en Hollande ; 1796 1797 et 1800 en Italie ; 1804, côtes de l'Océan ; 1805 en Allemagne ; 1806 en Prusse et 1807 en Pologne.

Blessures et citations.

6 coups de sabre à la bataille de Jemmapes ; citée à l'ordre du jour à la bataille d'Arcole, d'Austerlitz, blessée d'un coup de feu à la cuisse gauche ; le 15 octobre 1806, blessée à Iéna.

Le 20 juin 1808, âgée de 52 ans, et souffrant cruellement de ses blessures, elle fut pensionnée et décorée de la Légion d'honneur. Napoléon, en lui remettant la croix, lui dit : « Madame, je vous fais sept cents francs de pension et chevalier de la Légion d'honneur. Recevez de ma main l'étoile des braves que vous avez si noblement conquise. » Puis se tournant vers ses officiers : « Messieurs, leur dit-il, inclinez-vous respectueusement devant cette femme courageuse : c'est une des gloires de l'Empire. »

Lorsque Napoléon I^{er}, accompagné de Marie-Louise, vint à Gand en 1811, on présenta à l'Impératrice le (ou la) sous-lieutenant Schellinck ; l'Impératrice lui fit cadeau d'une robe de soie, d'une broche et d'une paire de boucles d'oreilles. Il va sans dire qu'elle avait repris, depuis sa mise à la retraite, les vêtements de son sexe.

De vieux Gantois se rappellent encore parfaitement la vieille Schellinck, qui était abonnée au théâtre de Gand et qui était, avec un légitime orgueil, sur sa robe des dimanches, l'étoile de la Légion d'honneur, dont l'empereur Napoléon n'était guère prodigue.

Le document dont j'ai extrait ce que l'on vient de lire existe encore dans la salle de délibération du conseil communal du village d'Aîsné.

Certifié conforme :

Le bourgmestre d'Aîsné,
Signé : ERNEST DE GRAET.

Le Sang des blessés

Blessés ! mes frères, mes enfants, Je voudrais vous dire des choses Comme on en dit aux triomphants Par les grands soirs d'apothéoses ;

Je voudrais m'en venir vers vous, Les bras chargés de palmes vertes Et vous dire : prenez-en tous : Elles sont par la France offertes !

Je voudrais pleurer doucement Sur votre chair endolorie ; Étancher le sang noblement Versé pour la Mère Patrie !

Mais, de me sentir impuissant A soulager un peu vos peines, Je m'épuise de tout ce sang Qui coule de vos jeunes veines !

Et, tout en vous rimant ces vers, Je vous jalouse en ma nuit noire, O rayonnants enfants couverts De sang, de poussière... et de gloire !

O, vous, dont nos petits-neveux, Se sentaient comme d'orgueil ivres, Apprendront les noms glorieux En les épelant dans des livres !

O, vous, dont les siècles diront Que, narguant fatigue et souffrance, Vous avez, en couvrant son « front » Sauvé le cœur de votre France !

O, vous, qui venez de verser — Victimes propitiatoires — Le sang qui, seul, doit arroser Les palmes des justes Victoires.

Théodore BOTTREL.

L'Afrique du Nord aux Armées

Je voudrais dire l'émotion intense que j'ai ressentie en retrouvant à Bordeaux les troupes d'Afrique que j'avais vues à Alger, à Oran, à Taza, à Rabat, à Fez en juillet dernier, alors que rien encore ne pouvait faire prévoir les événements tragiques que nous traversons.

Je voudrais dire la joie que j'ai éprouvée à serrer les mains de camarades qui, depuis de longs mois déjà, font campagne au Maroc, supportant avec un entrain et une gaieté inaltérables les fatigues, les misères et les dangers d'une pénible campagne.

Je voudrais, enfin, faire partager mon enthousiasme pour ces conquérants qui ont l'horreur des inutiles dévastations et dont l'histoire admirera l'œuvre civilisatrice dans l'Afrique du Nord.

On sait qu'au nombre des erreurs colossales commises par les Allemands dans leur préparation de la guerre actuelle, il faudra compter l'espoir d'un soulèvement de l'Afrique du Nord. Ce ne sera pas, en effet, un des moindres résultats de cette guerre que de nous avoir confirmé le loyalisme de nos sujets de l'Afrique du Nord. Et encore le mot loyalisme est bien faible pour indiquer le véritable enthousiasme manifesté par la population indigène au moment de la mobilisation.

Au commencement d'août, l'Algérie était en plein Ramadan, carême musulman. Tout le monde indigène, fidèle observateur du jeûne religieux, était assoupi par le régime de privations qu'il s'imposait. Dans les villes, entre les deux coups de canon qui marquent le lever et le coucher du soleil et indiquent le commencement et la fin du jeûne de chaque jour, la vie arabe était suspendue ; l'activité européenne, elle-même, était ralentie par le souffle embrasé d'un violent sirocco. Mais, soudain, un événement inattendu galvanisa les énergies. Le 4 août, au matin, la nouvelle se répandait du bombardement de Philippeville et de Bône !

L'indignation des Algériens fut à son comble ! En même temps, une proclamation enflammée du gouverneur général, M. Lutaud, relevait l'insulte en revendiquant pour l'Algérie l'honneur d'avoir été

jugée digne de la première attaque allemande.

Mais les indigènes surtout furent sensibles à l'injure et, à partir de ce moment, les manifestations de loyalisme se répétèrent chaque jour à l'infini.

Tandis que les bureaux de recrutement enregistraient un nombre considérable d'engagements volontaires dans les corps indigènes, les notables musulmans protestaient hautement et publiquement de leur dévouement à la France et prenaient l'initiative de souscriptions en faveur des familles des mobilisés.

J'ai sous les yeux la lettre d'un vieux Kabyle, ancien combattant de 1870, médaillé militaire, qui se lamente et s'excuse de ne plus pouvoir saisir le fusil pour courir à la frontière. « Mais, dit-il, en terminant sa lettre émouvante, j'ai deux fils qui vont s'engager et donner leur sang pour la défense de notre France chérie ! » Quel plus bel éloge faire de conquérants qui ont su inspirer de tels sentiments aux peuples qu'ils ont conquis ? Le drapeau français n'a pas de défenseurs plus ardents que les indigènes de l'Afrique du Nord enrôlés sous ses plis glorieux.

La légende nous a, maintes fois, conté les prouesses des tirailleurs algériens au cours de la guerre de 1870. Les Allemands surtout ne les ont pas oubliés, et la vue seule d'une chéchia suffit à les terrifier. Depuis le début de la guerre, nos régiments africains ont donné de nouvelles preuves de leur bravoure, de leur endurance et de leur patriotisme. Les hauts faits anciens ont été dépassés. Dans la haute Alsace, à Charleroi, les Prussiens ont durement éprouvé le mordant de ces troupes d'élite.

En regardant passer dans les rues de Bordeaux quelques indigènes guéris de blessures glorieusement reçues sur la Meuse, convalescents impatientes de retourner au feu, je revois, par la pensée, un bataillon de Marocains que j'avais admiré à Oran au moment où, à peine débarqué de Casablanca, il se mettait en route pour l'extrême-Sud. Cette troupe de colosses bronzés, d'aspect vraiment terrible, donnait l'impression d'une force imposante. En tête, chevauchait un capitaine blond, à la physionomie douce, un de ces jeunes chefs comme il y en a tant dans notre armée et qui, dans un corps d'apparence frêle, mais cependant robuste, enferment une âme de héros.

J'ai su depuis que ce bataillon avait fait demi-tour pour s'embarquer à Oran, dans les premiers jours d'août, et gagner le front, et je n'ai pas eu de peine à m'imaginer la frayeur ressentie par les Poméranais de la garde prussienne quand ils se sont trouvés en présence des baïonnettes maniées par ces terrifiants diables noirs.

A tous ces soldats africains et à leurs chefs, il m'est agréable d'adresser dans ce Bulletin de nos armées l'expression de notre admiration et de notre reconnaissance.

Capitaine Gabriel BONS,
Délégué financier de l'Algérie.

PAROLES FRANÇAISES

Pour que l'empire germanique usurpe l'Europe, il faut qu'il tue la France, et la France est immortelle. La France est une lumière. On ne tue pas la lumière. Il n'y a que les Barbares pour croire que l'éclipse dévore le soleil.

Paul DE SAINT-VICTOR.
(Barbares et bandits.)

Maintenant la patrie m'est apparue vivante. En qui ? En vous qui me lisez. En vous, jeune homme, j'ai vu la Patrie, son éternelle jeunesse.

MICHELET (Le Peuple).

Ce BULLETIN est réservé à la zone des armées. Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre ; bureau de la presse, Bordeaux. » Les manuscrits ne sont pas rendus.

Le Soldat anglais

Soldats français, dont l'Angleterre, notre amie, est née, vous pouvez être fiers de nos amis anglais. Je connais bien la nation qui nous aide si efficacement à supporter le choc des horres teutoniques : je voudrais vous faire connaître ce que je sais des qualités de ce peuple et de ses soldats.

La nation anglaise est pacifique. Comme notre noble France, elle se plait aux œuvres du droit et de la civilisation. Mais l'Angleterre comprend les réalités : elle sait que, dans les choses humaines, la paix ne s'obtient qu'au prix de la lutte. Attachée au droit, elle ne néglige pas les garanties de la force. A côté de sa puissante marine, elle entretient une solide armée. Ses troupes actives, composées de soldats de métier qui passent leur temps de service aux Indes, en Égypte, dans l'Afrique centrale ou australe, sont admirablement entraînées. A l'appel du pays, 500,000 volontaires viennent de s'engager d'enthousiasme, qui dans deux mois ne le céderont ni en endurance ni en bravoure aux « réguliers ».

Grand, musclé, bien pris dans son uniforme, Tommy Atkins (c'est le nom anglais qui équivaut à Jean Pioupiou) s'est préparé à la guerre par la pratique des sports. Il se fait un point d'honneur de manœuvrer avec rapidité et précision, comme au football. C'est un plaisir de voir les recrues, à la place d'armes, se rassembler, se disperser, se coucher, se lever, mener la charge, avec la souplesse et l'agilité de gymnastes. Sur le champ de bataille, vous avez vu ces recrues, transformées en soldats, conserver la même aisance et le même sang-froid. Les qualités morales de Tommy Atkins mettent en valeur ses qualités physiques. Comme toi-même, Jean Pioupiou, il a la distinction que donne l'individualité : il n'est pas un chiffre dans un nombre, un rouage dans une machine, mais une personne.

Moins « débrouillard » que le soldat français, moins porté à l'héroïsme de l'élan, il a la force du caractère, le dévouement au devoir, l'amour du sacrifice. C'est l'honneur de l'armée britannique dans le passé, c'est sa grandeur dans la présente campagne d'ignorer la panique. Elle peut reculer devant des forces écrasantes : elle ne fuit pas. Elle reste impassible sous le feu, inébranlable dans le danger. Aussi soyez sûrs, jeunes Français, mes braves compatriotes, qu'elle vous a admirés au cours de la grande retraite, où, domptant votre tempérament, vous vous êtes montrés ses émules !

Anglais et Français, vous êtes faits pour vous entendre ! Chez nos amis, comme chez nous, l'armée est une grande famille. L'officier est proche du soldat : il traite ses hommes en compagnons d'armes, qui sentent, comprennent et veulent. Chefs et troupes sont unis par une réciprocité de sentiments, liés par la double chaîne de la sympathie et du respect. Chez eux, comme chez nous, la discipline est active, non passive : c'est le garant du succès. La victoire, en fin de compte, est aux forces morales.

L'Anglais sait s'appréhender d'une grande cause : s'il combat à vos côtés, c'est que son indignation s'est soulevée contre la brutalité et l'injustice. Il aime la liberté jusqu'au sacrifice : il se dévoue au droit jusqu'à la mort ; il met l'honneur plus haut que la vie. Il se bat, non pas en sauvage, mais en soldat : il a trop de respect de lui-même pour user de cruauté ou de ruse déloyale, pour frapper un ennemi désarmé. Par la noblesse, par la générosité, par le sentiment chevaleresque, Anglais et Français, vous êtes égaux !

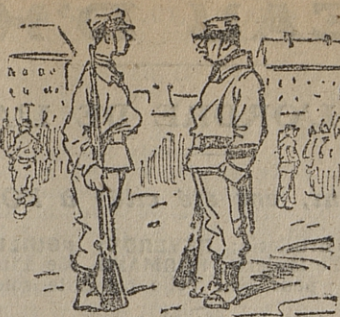
C. CESTRE.

Professeur à l'Université de Bordeaux.

De nombreux commerçants suisses qui réclamaient l'encasement de leurs créances en Allemagne, ont été avertis par leurs débiteurs que leurs créances avaient été versées d'office à l'emprunt de guerre émis par l'Allemagne, sans aucun succès d'ailleurs, et que cette souscription forcée rapportera aux vôtres 5 %. Avant peu, l'Allemagne devra payer beaucoup plus cher.

Dessins de l'Illustration

par HENRIOT



Le jeune engagé :

— Et dépêchez-vous, caporal, de m'apprendre l'exercice... je veux arriver là-bas avant que ce soit fini.



— Il y a trois semaines, je me faisais contre les gardes-barrières qui n'ouvraient pas assez vite pour laisser passer mon auto... Aujourd'hui, garde-barrière moi-même...



— Tu as bien compris la consigne...
— Oui, caporal...
— Répète un peu.
— Tenir ici jusqu'à ce que les Russes arrivent...

INFORMATIONS OFFICIELLES

PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE. — Un officier du grand quartier général est venu à Bordeaux apporter au Président de la République le drapeau du 85^e d'infanterie allemande dont s'étaient emparés les zouaves aux environs de Noyon. Ce trophée a été déposé dans le cabinet de M. Poincaré, où figurent déjà quatre autres drapeaux pris à l'ennemi.

MINISTRE EN MISSION. — M. Doumergue, ministre des colonies, est rentré à Bordeaux. Il a mis le conseil des ministres au courant des résultats de sa visite aux départements temporairement envahis et réoccupés par nos troupes : Marne, Seine-et-Marne, Oise.

M. Thomson, ministre du commerce, a achevé son enquête économique dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais.

M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts a été chargé par ses collègues d'une mission en vue de constater les actes de vandalisme commis par les Allemands sur nos monuments historiques : cathédrale de Reims, cathédrale de Sens, etc.

MINISTRE DE LA GUERRE. — M. Frantz, chef de bataillon d'infanterie breveté, est nommé sous-chef de cabinet du ministre, en remplacement de M. le chef de bataillon d'infanterie breveté Duval, mis à la disposition du général commandant en chef les armées du Nord-Est.

M. Doumayrou, capitaine d'infanterie, commandant le 13^e goum mixte marocain, est affecté à l'état-major particulier du ministre, en remplacement de M. le chef de bataillon d'infanterie breveté Frantz, nommé sous-chef du cabinet.

Pour les familles des soldats

Allocations aux familles des Réservistes décédés pendant les hostilités. — M. Bienvu-Martin, ministre du travail, vient d'adresser aux préfets une circulaire destinée à simplifier les formalités exigées pour l'obtention des allocations au décès acquises par les ayants droit des assurés de la loi des retraites décédés au cours des hostilités. Le ministre a décidé que l'allocation sera accordée, en ce cas, sur la production de la communication officielle de l'autorité militaire tenant lieu de bulletin de décès.

Il a prescrit, en outre, d'arrêter, non plus à la date du décès de l'assuré, mais au jour de la mobilisation, le décompte des versements exigés pour l'attribution de cette indemnité. On évitera ainsi que des veuves ou des orphelins soient frappés de déchéance pour une insuffisance de versements qui ne saurait être imputée à leurs auteurs.

Franchise postale. — Le Président de la République a signé un décret aux termes duquel les dispositions concernant la franchise postale dont bénéficient déjà les militaires et marins français en campagne sont applicables aux lettres simples adressées de France ou de Belgique aux militaires belges en campagne sur le territoire français ou expédiées par eux par l'intermédiaire du service postal français.

Les mandats et bons de poste dont le montant ne dépasse pas 50 fr., adressés de France ou de Belgique aux militaires belges, seront payés par les services français des postes dans les mêmes conditions que les mandats adressés aux militaires et marins français. Les services français pourront émettre, sans percevoir aucun droit de commission, pour le compte des militaires belges, des mandats-poste ne dépassant pas 50 fr., payables en France ou en Belgique.

Les cristaux tricolores

Ceux de nos soldats qui ont pénétré en Haute-Alsace ont pu voir, dans toute la région qui avoisine Mulhouse, vers Bollwiller, etc., de hautes et légères constructions métalliques.

Ces échafaudages entourent les têtes de puits des mines de potasse qu'on a découvertes il y a six ou sept ans et qu'on exploite depuis lors avec un succès chaque jour grandissant. Les mines de potasse du Haut-Rhin sont si riches qu'elles représentent, paraît-il, un capital de plusieurs milliards.

Pourtant, écrit un soldat à ses parents, les cristaux qu'on extrait de ces mines si précieuses brillent de trois couleurs qui ne semblent guère en harmonie avec celles de l'empire ! J'en ai aperçu quelques-uns à Mulhouse, dans la devanture d'un boucher, et j'ai constaté qu'ils étaient teints... de rouge, de blanc et de bleu... En Alsace, le sous-sol lui-même est protestataire !

La "nahaïka" et le sifflement des cosaques

Les célèbres cosaques qui ont pour métier de faire la guerre et qui travaillent si bien en ce moment, portent attaché au poignet un fouet au manche très court et dont la lanière se termine par une boule de fer, connu sous le nom de *nahaïka*.

D'un coup de *nahaïka* très bien appliqué — et les coups de *nahaïka* sont toujours bien appliqués ! — les cosaques étendent raide morts aux pieds de leurs chevaux les téméraires qui se sont trop approchés. Sst..., fait la *nahaïka* dans l'air, en tournoyant, et en même temps, les cosaques, ivres de joie, sifflent eux-mêmes, d'un certain sifflement de guerre, strident et sinistre, redouté de tous ceux qu'ils ont eu à combattre.

En précédant le fameux rouleau russe, ils ont si bien sifflé, à Lemberg et à Gumbinnen qu'on les a entendus jusqu'à Vienne et à Berlin.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE (Suite).

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

7^e Corps d'Armée.

Lieutenant-colonel MAHON, 62^e d'artillerie : a fait preuve d'une héroïque bravoure, le 22 août, en se faisant tuer sur ses pièces pour donner l'exemple et empêcher un recul précipité.

Commandant JACQUEMOT, 5^e bataillon de chasseurs : le 22 août, a brillamment conduit une contre-attaque à la baïonnette, qui a été couronnée de succès.

Commandant GONTET, 152^e d'infanterie : belle attitude sous le feu.

Commandant DE DAUDET D'AUZERS, 152^e d'infanterie.

Capitaines : LALLEMAND, 5^e bataillon de chasseurs ; COLDELLE, état-major de la 81^e brigade : pour leur brillante attitude sous le feu.

Capitaines GAILLARD, 23^e d'infanterie ; GUIDEMAN, 152^e d'infanterie ; TOUSSAINT, 152^e d'infanterie ; DE ROFFIGNAC, 152^e d'infanterie ; PETTELLOT, 45^e bataillon de chasseurs ; CHET DE LA BAUME, MOUGEL, LALLEMAND, 5^e bataillon de chasseurs ; MAGNIEN, 4^e d'artillerie ; JUBERT, 133^e d'infanterie.

Lieutenants : GENTIL, 152^e d'infanterie ; ROUSSEL, 5^e bataillon de chasseurs.

Adjudants : LOISY, 15^e bataillon de chasseurs ; NEU, 152^e d'infanterie.

Sergent-majors : CHAPELEAU ; MARCO-TORCHINO, 152^e d'infanterie.

Sergents : BRAILLARD ; DOUETTE, 152^e d'infanterie.

Marschal des logis PHENIX, 4^e d'artillerie.

Soldat MALASSE, 152^e d'infanterie.

Brigadier BOISSELIER, 62^e d'artillerie : pour leur sang-froid et leur belle conduite au feu.

Marschal des logis AUTHIER, 62^e d'artillerie : a reconnu une batterie ennemie sous le feu en s'approchant jusqu'à 100 mètres du soutien d'infanterie (24 août).

Clairent MENDEL, 5^e bataillon de chasseurs : ayant reçu l'ordre de sonner la charge, n'a pas hésité à se découvrir pour se faire mieux entendre et ne cessa de sonner en se portant à l'avant qu'à l'instant où une balle le frappa au coude et lui fit abandonner son instrument.

Frompette THONNERIEUX, 11^e chasseurs : étant en patrouille, est revenu de 150 mètres en arrière sous une grêle de balles pour relever le brigadier de la patrouille tombé avec son cheval tué ; l'a hissé sur son propre cheval et est revenu à pied.

8^e Corps d'Armée.

Commandant DE BELENET, 29^e d'infanterie : a dirigé remarquablement une attaque à la baïonnette qui réussit à déloger l'ennemi des tranchées qu'il occupait.

Commandants SAINT-HILLIER, DESSAINT, au 10^e d'infanterie.

Capitaines : RICHARD ; PIERRE ; GERMAIN, 10^e d'infanterie ; DE LA SOURCE ; BARAT, 95^e d'infanterie ; CRESKENS, 27^e d'infanterie ; CAPITAINE, 210^e d'infanterie ; JACOUTOT ; PERRET, 56^e d'infanterie ; MICHAUT, état-major de la 30^e brigade ; LAVOINE, état-major de la 30^e brigade ; BOAS, état-major de la 115^e brigade de réserve ; BOURGEOIS, état-major de la 31^e brigade.

Lieutenants : CHAMPION, 27^e d'infanterie ; RIGGI, GUYARD, 8^e génie ; PICARD ; DUBORDEAU ; JACOB ; VEAUX ; HIERONIMUS ; FOURTON ; MARTIN ; LARCY ; DECAILLY ; THEVENOT, 56^e d'infanterie ; BAZIN, 45^e d'artillerie ; DREYARD, 134^e d'infanterie.

Sous-lieutenant RAVEL, 50^e d'infanterie.

Médecins aides-majors : RAIS, 56^e d'infanterie ; PAUTRIER, 1^{er} d'artillerie ; chef de musique TESSIER, 56^e d'infanterie ; sous-chef de musique SABATIER, 56^e d'infanterie.

Caporal ROUSSET, 16^e division.

Adjudants : MOUSNIER ; NIESSEN ; DEFAUX ; LEGER, 210^e d'infanterie ; ROLLET ; MOUR, 85^e d'infanterie.

Sergent-majors : BRUNET ; MALLE, 29^e d'infanterie.

Sergents : BULLE ; LAURENT, 10^e d'infanterie ; CAMUS, 27^e d'infanterie.

Caporaux DAVANTURE ; SARCELLE ; NICOLAS, 10^e d'infanterie.

Soldats : REVENAUD ; MICHOT ; CHARPIN ; MADENON, 29^e d'infanterie ; PETIOT ; AUGOYARD, 10^e d'infanterie ; DELORME ; MICHAUT ; SIMONNOT ; DANON ; CHATRON ; LATREILLE, 27^e d'infanterie ; NORMAND, 56^e d'infanterie ; GOUTEL,

45^e d'artillerie ; REVERDY ; FOUILLET, 134^e d'infanterie ; NORMAND, 95^e d'infanterie : pour leur belle conduite sous le feu.

Sergent SEURAT, 10^e d'infanterie : au combat du 20 août, est allé sous un feu violent chercher une mitrailleuse abandonnée dont les tireurs avaient été tués.

Soldat MADENON, 29^e d'infanterie : atteint à la cuisse d'une balle qui avait pénétré de toute sa longueur, prit son couteau, extirpa la balle, se fit appliquer un pansement par un camarade et retourna au feu jusqu'à la fin.

13^e Corps d'Armée.

Colonel CAMORS, commandant le 105^e d'infanterie : a vaillamment commandé son régiment dans les combats du 14 au 21 août 1914.

Capitaine MICHARD, 38^e d'infanterie : par son initiative et son audace a réussi à capturer à l'ennemi un convoi de 19 automobiles.

Capitaines : AUBEY, 105^e d'infanterie ; DE BOUCHAUD DE BUSSY ; RAPENNE ; BOUAISSIER DE BERNOUIS ; CLAUSAT, 105^e d'infanterie ; DAILLE, état-major de la 51^e brigade ; BASTIANI, état-major de la 52^e brigade.

Lieutenants : FLAMENT ; ROUGE ; MANGIE, 121^e d'infanterie.

Sous-lieutenant DESFAUDAIS, 52^e brigade.

Adjudants : MICHEL ; BUREAU ; REGOURD, 105^e d'infanterie.

Médecins auxiliaires : DEVUNS, 38^e d'infanterie ; MERCIER, 121^e d'infanterie : pour leur sang-froid et leur belle attitude sous le feu.

14^e Corps d'Armée.

Lieutenant-colonel GOYBET, commandant le 30^e groupe alpin : a montré au feu les plus brillantes qualités militaires. Ayant perdu son fils, mort au champ d'honneur sous ses ordres, le 19 août, a donné à tous le plus bel exemple de dévouement patriotique et de force d'âme en continuant à remplir tous ses devoirs de chef dans des circonstances difficiles, avec le même sang-froid et la même lucidité d'esprit.

Service de l'Aviation.

Capitaine d'artillerie LE REVEREND, adjudant de cavalerie PINSARD, capitaine ARMENGAUD, 14^e d'infanterie ; capitaine MAGINEL, état-major du 16^e corps d'armée : les deux premiers, comme pilotes ; les deux autres comme observateurs, ont effectué une reconnaissance en avion dans des conditions particulièrement périlleuses, en raison de l'état de l'atmosphère et de la nécessité de voler à faible hauteur au-dessus des troupes ennemies, faisant preuve ainsi de rares qualités d'énergie et de sang-froid.

Lieutenant SALLIER : a exécuté un grand nombre de reconnaissances au cours desquelles il a eu plusieurs fois son appareil atteint par des projectiles de l'ennemi.

Lieutenant FEQUANT, 72^e d'infanterie, observateur en avion : a survolé presque chaque jour les régions occupées par l'ennemi ; a subi son feu à maintes reprises, n'en a pas moins poursuivi avec grand sang-froid l'exécution intégrale des missions qui lui étaient confiées.

Sergent aviateur Lucien FINCK, du deuxième groupe d'aviation : a fait preuve, au cours de nombreuses reconnaissances en avion, d'une parfaite maîtrise et d'une grande énergie.

Capitaines LE BLANT, BOUCHET ; lieutenant TATUR, commandants de groupes d'automobiles de transport de personnel : ont montré une activité, une intelligence et un dévouement au-dessus de tout éloge, dans l'accomplissement de la mission qu'ils ont remplie, du 27 août au 2 septembre.

Soldat TEXEREAU, conducteur d'automobile à la section M. 114, du 8^e groupe de transport : son camion, chargé de munitions, ayant pris feu par suite d'un retour de flammes du moteur, est resté à son volant malgré des brûlures graves

Service automobile.

et a conduit son camion hors de la section, évitant ainsi que l'incendie en se communiquant aux autres voitures, ne fût la cause d'un grave accident. Malgré ses blessures graves aux bras et à la figure, a refusé d'être évacué et d'abandonner son service.

Divers.

Mmes RIGAREL, COLLET, REMY, MAILLARD, RICKLER et CARTENER, religieuses Saint-Charles de Nancy : ont, depuis le 24 août, sous un feu incessant et meurtrier, donné dans leur établissement asile à environ 1,000 blessés en leur assurant la subsistance et les soins les plus dévoués. Ce personnel a, en outre, accueilli chaque jour de très nombreux soldats de passage auxquels il a servi tous les aliments nécessaires.

À la Légion d'Honneur.

Sont promus ou nommés dans la Légion d'honneur :

À la Légion d'Honneur.

General de division BARET, commandant le 14^e corps d'armée : a fait preuve d'une activité et d'une énergie remarquables dans le commandement de son corps d'armée qu'il a exercé dans des circonstances particulièrement difficiles.

General de MAUDHUY : a reçu les insignes sur le champ de bataille.

General DURUPT, commandant la 147^e brigade d'infanterie : beaucoup de calme, de sang-froid et de courage ; a très bien dirigé sa brigade et a été blessé aux reins.

General de MONTANGON, commandant la 105^e brigade de réserve : en service depuis le début de la campagne, a donné un bel exemple d'énergie et de dévouement en continuant, malgré son état de santé, à exercer son commandement jusqu'à l'extrême limite de ses forces.

Colonel DAUVIN, commandant la 61^e brigade d'infanterie : brillantes qualités de commandement, de sens tactique, de sang-froid. Blessé.

Colonel ROIG, commandant le 96^e d'infanterie : a entraîné à plusieurs reprises son régiment avec la plus belle énergie ; blessé, a dû être retiré par ordre.

À la Légion d'Honneur.

Colonel MALLETERRE, du 46^e d'infanterie : grièvement blessé.

Colonel JAGUIN, commandant le 53^e d'infanterie : quoique blessé d'une balle dans l'épaule, a conservé le commandement de son régiment qu'il a enlevé avec la plus grande énergie.

Chef de bataillon PAGES, 111^e d'infanterie : belle conduite au feu. Blessé grièvement au combat.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon LACASQUIE, 366^e d'infanterie : blessé grièvement au combat du 25 août 1914.

Chef de bataillon CHOMRARD DE LAUNE, 13^e d'infanterie : est tombé grièvement blessé en chargeant à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon BESSAN, 144^e d'infanterie : conduite héroïque dans la journée du 15 septembre, a décidé du sort du combat en ramenant plusieurs fois à l'attaque son bataillon décimé par le feu de l'ennemi.

Chef de bataillon MOREL, 370^e d'infanterie : très grièvement blessé au cours d'une reconnaissance effectuée par son bataillon.

Médecin-major BARBIERE, 81^e d'infanterie : grièvement blessé en installant un poste de secours dans une action très violente.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Chef de bataillon LEYRAUD, 35^e d'infanterie : remarquable attitude sous le feu ; blessé, a continué à exercer son commandement.

À la Légion d'Honneur.

Chef de bataillon PRUNIER, 58^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon.

Malgré deux blessures, a rallié sa section et l'a poussée en avant.

Sous-lieutenant GRAS, 5e bataillon de chasseurs : Blessé à la figure et au ventre, a conservé son sang-froid et a entraîné sur la ligne de combat une section dont le débouché était particulièrement dangereux.

Sous-lieutenant HUGONNET, 142e d'infanterie : Les officiers de sa compagnie ayant été tous tués, a pris le commandement de l'unité, qu'il maintint au feu avec une rare énergie et un entrain admirables.

Sous-lieutenant MICHELON, 2e bataillon de chasseurs : S'est jeté à la tête de ses chasseurs sur les tranchées ennemies et a été grièvement blessé après avoir perdu le tiers de son effectif.

Sous-lieutenant MAT, 322e d'infanterie : Extrême énergie à maintenir ses hommes sous un feu violent pendant la défense d'un village. S'est retiré avec cinq hommes seulement. Blessé d'un éclat d'obus au cou.

Sous-lieutenant HUSSON, 15e régiment de chasseurs : A fait preuve de beaucoup d'énergie au cours d'une reconnaissance, dans laquelle il a été blessé grièvement.

Sous-lieutenant SEMBLA, 105e d'infanterie : Blessé très grièvement, a mené à bien plusieurs reconnaissances périlleuses.

Sous-lieutenant GRENIER, 42e régiment d'infanterie : Brillante conduite au combat. A reçu trois blessures.

Sous-lieutenant NABERES, 42e régiment d'infanterie : Quoique ayant eu le bras cassé par une balle, a secondé son commandant de compagnie avec une audace remarquable dans l'attaque d'une batterie ennemie.

Sous-lieutenant SALLES, 166e régiment d'infanterie : Grave blessure de guerre.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la Médaille militaire :

Adjudant MINARD, 95e d'infanterie : Blessé grièvement à la cuisse, a su donner après sa chute les instructions nécessaires au sergent qui le remplaçait.

Adjudant SANTARELLI, 98e d'infanterie : Gravement blessé.

Adjudant MICHEL, 105e d'infanterie : Belle conduite au feu. Blessé le 21 août.

Adjudant BUREAU, 105e d'infanterie : Belle conduite au feu. Blessé le 14 août.

Adjudant REGOURD, 105e d'infanterie : Belle conduite au feu. Blessé le 21 août.

Adjudant VERRI, 121e d'infanterie : Belle conduite au combat du 14 août.

Adjudant-chef ROUSSEL, 133e d'infanterie : Blessé deux fois, a continué à commander sa section jusqu'au moment où ses forces l'ont trahi.

Adjudant MESTRE, 4e d'artillerie : Belle conduite au feu. Grièvement blessé.

Adjudant MOURCO, 4e d'artillerie : Blessé au cours d'un combat.

Adjudant MARCEL, 152e d'infanterie : A brillamment conduit une charge à la baïonnette en précédant sa section de dix pas.

Adjudant-chef MERVELET, 152e d'infanterie : Très belle conduite au feu aux combats de jour et de nuit du 15 août.

Adjudant-chef GROSIDIER, 152e d'infanterie : Avec sa troupe, a soutenu sous bois, pendant plusieurs heures, un violent combat, au cours duquel il a fait preuve d'une grande bravoure et d'un grand sang-froid.

Adjudant GUILLAUME, 149e d'infanterie : Blessé grièvement en conduisant sa section à la charge.

Adjudant VUARGIN, pilote aviateur : Services signalés au cours de nombreuses reconnaissances aériennes, accomplies dans les conditions les plus périlleuses.

Adjudant GIORDANI, 142e d'infanterie : Blessé dès le début de l'engagement, a continué à combattre en conduisant sa section sous le feu de l'ennemi avec beaucoup de sang-froid et de courage; blessé une seconde fois.

Adjudant-chef CHAGNAT, groupe cycliste, 2e division de cavalerie : Ayant eu l'épaule brisée par un éclat d'obus, a continué à assurer le commandement de sa section, et n'a consenti à se laisser évacuer qu'après l'action.

Adjudant-chef COUSCIERO, groupe cycliste, 9e division de cavalerie : A eu l'épaule brisée par un éclat d'obus, a cependant assuré pendant quelque temps le commandement de sa section, et, après pansement, s'est replié à pied pour éviter de prendre une place dans les voitures transportant les blessés.

Adjudant MASTIALAGGI, 61e d'infanterie : Sous le feu le plus intense n'a cessé d'encourager ses hommes par la voix et par son exemple, malgré deux blessures.

Adjudant LEONELLI, 55e d'infanterie : N'a pas cessé de commander sa section avec la plus grande vigueur, quoique frappé de

quatre balles, dont une lui a traversé le bras.

Adjudant FONTANILLO, 6e bataillon de chasseurs : Malgré une première blessure, a conservé le commandement de sa section; blessé grièvement une seconde fois, ne s'est arrêté qu'après avoir passé le commandement au sergent, avec toutes les recommandations nécessaires à la poursuite de l'action.

Adjudant RIBIS, 2e bataillon de chasseurs : A contribué au succès en ralliant les chasseurs luttant sous bois et en les portant à la lisière; blessé à un pied, a conservé son commandement sans vouloir être évacué.

Adjudant-chef PREVOT, groupe cycliste 2e division de cavalerie : S'est fait remarquer par son sang-froid et son mépris du danger; a fait à lui seul cinq prisonniers, dont un officier.

Adjudant ELARDAT, 135e d'infanterie : Atteint de deux blessures, le 30 août, a conservé le commandement de sa section et l'a entraînée à l'assaut.

Adjudant BERNARD, 164e d'infanterie : Grave blessure de guerre.

Adjudant BAILLAUD, 29e d'infanterie : Brillante conduite les 19 et 20 août; a été blessé.

Adjudant LE BOZEC, 13e d'infanterie : Blessé grièvement en entraînant sa section au feu.

Adjudant LAPLANTE, 35e d'infanterie : Etant blessé à la gorge, s'est relevé et a encore entraîné sa section.

Sergent-major FOIN, 95e d'infanterie : S'est distingué dans différents combats.

Sergent-major BALLERAULT, 95e d'infanterie : S'est distingué dans différents combats.

Sergent-major BRIQUET, 98e d'infanterie : Blessé le 20 août à la tête de sa section.

Sergent-major AUGER, 98e d'infanterie : Blessé à la tête de sa section.

Maréchal des logis chef CORNE, 4e d'artillerie : Blessé au cours d'un combat.

Sergent-major PERRIERE, 30e d'infanterie : Blessé grièvement à la tête de sa section.

Sergent-major NARDIN, 152e d'infanterie : A pénétré dans les réseaux de fils de fer qui bordaient une tranchée ennemie, les a détruits, puis est revenu prendre part à l'attaque de sa section.

Sergent-major ROUTHIER, 152e d'infanterie : Blessé à la tête et à l'épaule, a refusé de quitter le commandement de sa section.

Sergent-major MARCHAL, 149e d'infanterie : Bien que blessé, a assuré le commandement de sa section avec la plus grande énergie.

Sergent-major BOISSERENC, 25e bataillon de chasseurs : Très belle conduite au feu. Malgré deux blessures, a conservé le commandement de sa section.

Sergent-major POUCHOUIN, 96e d'infanterie : A toujours entraîné sa section avec la plus grande énergie. Blessé au moment où il ramenait ses hommes en avant, est tombé en criant : « En avant ! »

Sergent-major CHARRIER, 23e d'infanterie : Blessé à la cuisse, a continué à conduire sa section.

Sergent FACQ, 162e d'infanterie : Blessé deux fois sur la ligne de feu, a conservé son commandement en montrant l'exemple du mépris du danger.

Sergent KRANTZ, 15e bataillon de chasseurs : Blessé grièvement au bras; n'a consenti à quitter la ligne de feu que sur l'ordre formel de son capitaine.

Sergent DRAILLARD, 152e d'infanterie : Blessé à la jambe, est resté sur la ligne de feu, secondant son lieutenant, et ne s'est retiré que sur l'ordre de ce dernier.

Maréchal des logis ALLOMBERT, 4e d'artillerie : Blessé en sauvant sa pièce sous le feu de mitrailleuses ennemies.

Sergent GREMILLET, 149e d'infanterie : Blessé sérieusement au bras au début du combat, a continué cependant à commander et à encourager ses hommes.

Cavalier COLIN, 4e chasseurs : Blessé au bras droit au cours d'une patrouille, voulait qu'on l'abandonnât pour faire parvenir plus sûrement les renseignements recueillis.

Chasseur DUMOULIN, 2e bataillon : Blessé à la cuisse et au bras, a rampé sous le feu de l'ennemi jusqu'à son lieutenant grièvement blessé, l'a chargé sur son dos, et l'a porté ainsi en rampant pendant 300 mètres.

Soldat VERDIER, 96e d'infanterie : Blessé au cou, s'est lancé contre six fantassins allemands, en a abattu quatre par le feu et tué deux à la baïonnette.

Soldat NARSISSSE, 142e d'infanterie : Blessé de deux balles, est resté seul survivant de sa section de mitrailleuses, a demandé à ne pas être évacué, et a pris brillamment part à un nouveau combat.

Canonier BERMOND, 3e d'artillerie : Blessé, a continué le tir dans sa pièce, jusqu'au moment où il s'est évanoui.

Cavalier CASTELLI, 17e chasseurs : Etant gravement blessé et démonté, a tué un officier ennemi et trois uhlans à coups de ca-

rabine. S'est ensuite replié sans abandonner ses armes.

Cavalier CHABANNAS, 18e chasseurs : Désarçonné et blessé d'une balle et d'un coup de lance, a trouvé l'énergie de tuer avec sa carabine un des fantassins ennemis qui se portait vers lui. A répondu à un major allemand qui lui demandait pourquoi il ne s'était pas rendu : « Nous autres, en France, nous ne nous rendons jamais. »

Chasseur CHENNEVIERE, 27e bataillon : A aidé son officier à rassembler les hommes de sa section et à faire plusieurs fois face à l'ennemi. Blessé après le premier rassemblement, a passé son fusil et ses cartouches à son officier, continuant à rester sur le champ de bataille aux côtés de ce dernier.

Soldat LARCY-BUROT, 36e régiment colonial : Le porte-drapeau de son régiment s'étant noyé avec le drapeau, s'est jeté à la nage dans la rivière, sous le feu de l'ennemi, et a pu sauver le drapeau.

Soldat MAILLET, 366e d'infanterie : Très belle conduite au feu, a été grièvement blessé.

Cavalier DAUMAR, 17e chasseurs : Rentrant d'une reconnaissance, arrêté par de nombreux coups de feu, a livré un combat singulier à un sous-officier de dragons ennemi renégat, et, bien que blessé à la main, l'a désarmé et fait prisonnier avec son cheval.

Chasseur JEANSON, 2e bataillon de chasseurs : Quoique blessé deux fois, a demandé à se rendre utile en portant un ordre au chef de bataillon.

Canonier BOURDEAU, 26e d'artillerie : Au combat du 1er septembre, a conduit seul un avant-train sur la position de batterie pour ramener un canon. A mis pied à terre, réuni seul les deux trains et conduit le canon en arrière de la position.

(A suivre.)

REVUE DE LA PRESSE

Le Petit Provençal : Les soldats de 1914 veulent, comme les soldats de la Révolution, vivre libres ou mourir parce qu'ils savent qu'une existence opprimée par la tyrannie étrangère n'est pas une existence digne d'être vécue.

La Touraine républicaine : L'ennemi ne s'est pas rendu. Ses retours et ses ruses ne doivent pas être exclus de nos prévisions. Il faut au contraire savoir en admettre non seulement la possibilité, mais la probabilité. C'est pourquoi nous devons, soutenus par le réconfort d'hier, nous préparer à affronter d'un cœur solide l'inconnu qui nous cache encore les ultimes réalisations sans en abolir la certitude.

La Dépêche du Centre : Préparons-nous à supporter encore beaucoup de sacrifices de toutes sortes. Cependant le jour luira du définitif triomphe des alliés. Alors seulement on chantera, alors seulement on illuminera, alors seulement on sera satisfait sans arrière-pensée. Mais d'ici là ne voyons dans les victoires remportées qu'un encouragement et qu'un réconfort.

Le Phare du Nord : Le Droit, en définitive, triomphera de la Force. La nouvelle phase de la guerre nous en est un sûr garant. Tandis que nous refoisons l'envahisseur, les Russes, après avoir détruit l'armée autrichienne, arrivent devant Posen, menacent Breslau, et l'avant-garde de leur armée marche sur Berlin.

L'Eclair de Nice : Les yeux pleins de larmes de joie, fiers de notre vaillante armée, nous saluons bien bas les jeunes héros qui viennent de remporter un succès sans précédent dans l'histoire des peuples. En avant toujours ! Il n'est point de victoire complète sans poursuite acharnée !

Le Petit Troyen : Rendons à la vaillance de nos troupes l'hommage qu'elles méritent, exaltons la valeur et l'énergie de nos chefs, et dans la joie que nous causent ces admirables succès, pleins de confiance et d'espérance, crions bien haut : « Vive la France ! »

Le Petit-Haut-Marnais : L'ennemi peut, si bon lui semble, modifier radicalement son plan stratégique, se maintenir seulement sur la défensive vis-à-vis de la France et porter l'offensive contre la Russie pour refouler celle-ci. La Russie a le nombre : elle noiera l'Allemagne; la France a la valeur et brisera l'effort défensif allemand, comme elle s'est jouée de son offensive.

L'ennemi a perdu d'avance la partie !

Le Gérant : G. CALMÉS.

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILHON